

L'identité au coeur des écrits intimes des Québécoises

PATRICIA SMART, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 428 pages

Françoise Bouffière

Volume 9, numéro 2, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2015). Compte rendu de [L'identité au coeur des écrits intimes des Québécoises / PATRICIA SMART, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 428 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(2), 26–28.

L'IDENTITÉ AU CŒUR DES ÉCRITS INTIMES DES QUÉBÉCOISES

Françoise Bouffière
Écrivaine

PATRICIA SMART

**DE MARIE DE L'INCARNATION
À NELLY ARCAN. SE DIRE, SE
FAIRE PAR L'ÉCRITURE INTIME**
Montréal, Boréal, 2014, 428 pages

Patricia Smart est professeure émérite à l'Université Carleton et auteure d'*Écrire dans la maison du père, l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec* (1988) ainsi que des *Femmes du Refus Global* (1998). Quel plaisir de la retrouver dans cet essai au titre tout aussi audacieux que son contenu.

L'ouvrage de plus de 400 pages analyse les écrits intimes des femmes, de la Nouvelle-France jusqu'aux années 2000. Il fait entendre la singularité des voix féminines «qui ont accompagné et rendu possible les grands moments de l'histoire officielle du Québec.»

Il est donc question ici de représentations subjectives livrées par différents types d'écritures personnelles dans un contexte culturel spécifique et dans un rapport avec l'identité sexuelle de leurs auteures.

L'auteure a choisi volontairement d'organiser le livre de façon chronologique. La première partie du livre est entièrement consacrée aux écrits de Marie de l'Incarnation (Les Relations et la correspondance). 1654 est l'année de la rédaction de la première autobiographie de cette grande mystique et le lecteur comprend il n'y en aura plus d'autres avant 1661. Cette absence ou ces «autobiographies de l'absence», conduisent Patricia Smart à analyser d'autres formes d'écriture personnelle: la correspondance (1748-1862) et le journal intime (1843-1964) avant de retourner à l'autobiographie, «ce courage du Je» (1965-2012), pour finir avec les autofictions de Nelly Arcan.

L'essayiste nous fait découvrir Marie de l'Incarnation en relatant son évolution en deux chapitres. Le lecteur y suit la passionaria de Dieu dans toutes ses contradictions: du désir de liberté et d'action que la religieuse n'aurait pas pu combler en France, jusqu'à la recherche du total anéantissement de soi. C'est passionnant. Le tout se lit comme un roman où s'entrelacent le quotidien et le divin, la puissance de l'érotisme, l'angoisse de l'amour maternelle et l'abnégation jusqu'au mépris de soi.

La deuxième partie de l'essai comprend deux chapitres. Le premier «Te dire que je suis là» donne à lire les lettres d'Élisabeth Bégon à son gendre Michel de Villebois de la Rouvillière. Ces lettres, chroniques mon-

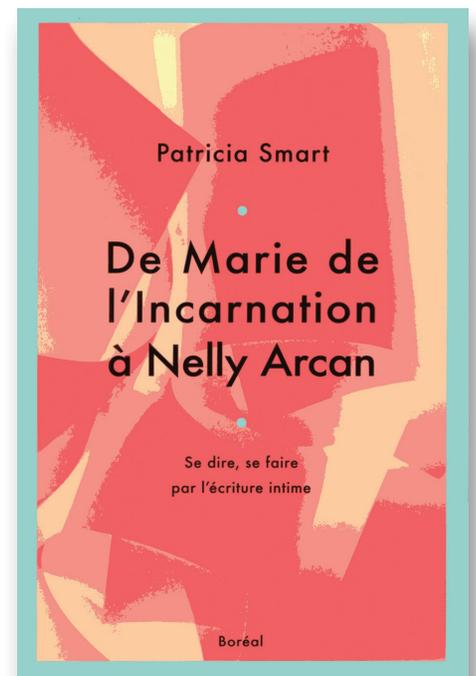
daines et familiales de la vie au XVIII^e siècle «dans une colonie pas très sûre d'elle-même, se sachant pas tout à fait civilisée selon les standards de la métropole, mais aspirant à le devenir», sont d'abord et avant tout des lettres d'amour qui évoquent «l'absolue nécessité du lien avec l'autre.»

Patricia Smart constate à travers cette correspondance que les femmes de cette époque et de cette classe sociale sont relativement libres de s'exprimer et d'agir à leur guise. Ceci, en partie, parce qu'elles ne sont pas encore emprisonnées par la maternité contrairement à Julie Papineau qui fait l'objet du deuxième chapitre, «On ne naît pas mère, on le devient», et qui écrit alors qu'elle a déjà plusieurs enfants.

Écritures féminines par leur contenu et leur forme, ces textes jettent une lumière sur la réalité nationale des rêves et des accomplissements des fondatrices jusqu'au long repli sur soi qui a suivi la Conquête, dont les effets, si on en juge par leurs témoignages, n'ont pas cessé de se faire sentir, malgré d'immenses pas vers la libération (p. 397).

Julie Papineau, comme on le sait, a dû accepter les absences prolongées de son mari et assumer seule les problèmes de santé de ses enfants. Elle adresse donc à son mari des lettres qui traduisent souvent la colère et l'amertume d'une femme passionnée de politique que la vie a finalement cantonnée au foyer et à une plainte sans fin. Pourtant, les idées de Julie Papineau, nous dit Smart, «préfigurent celles qui seront exprimées plus d'un siècle plus tard par des artistes indépendantistes comme Hubert Aquin et Denys Arcand à propos de l'ambivalence des Québécois devant la réalité canadienne». Époque difficile pour les femmes alors que la Chambre d'assemblée présidée par Papineau lui-même leur enlève le droit de vote et qu'un «enfermement grandissant des femmes dans le rôle maternel et une réduction progressive de leurs possibilités d'actions» se fait de plus en plus sentir.

Dans la troisième partie: «Écrire pour soi: le journal intime (1843-1964)», l'auteure continue sa méticuleuse recherche en épluchant de nombreux journaux personnels. Ceux qui ont été retrouvés sont rédigés par des femmes appartenant à une certaine élite (les Dessaulles, McGill, Cartier, Lacoste, Marchand, Dandurant ou



Laurendeau). Les diaristes s'y préoccupent d'identité tout en y tenant leur agenda social (les sœurs Joséphine et Hortense Cartier). C'est visiblement le désir de trouver un mari acceptable aux yeux de tous qui prime alors. Ces journaux sont souvent écrits sous l'œil contrôlant des religieuses et la question de le partager ou non avec le futur conjoint fait couler beaucoup d'encre. À la fin du siècle, les journaux intimes d'Henriette Dessaulles et de Joséphine Marchand, ces deux rebelles nous dit l'auteure, exposent de façon évidente la douloureuse question de l'autonomie de la femme dans un contexte étouffant. Les liens difficiles avec la mère ou la belle-mère s'y retrouvent souvent relatés. Ces mères condamnées aux sacrifices se révèlent être geignardes, exigeantes et jamais satisfaites conformément «à l'archétype négatif de la mère canadienne-française».

La quatrième partie de l'ouvrage «Écrire pour se mettre au monde: l'âge de l'autobiographie (1965-2012)» fait entendre des voix féminines issues de milieux autres que celui de la bourgeoisie. Il s'ouvre sur le livre de Claire Martin *Dans un gant de fer* dont l'essayiste vante la valeur historique et la qualité de l'écriture. L'étude des écrits des Lise Payette, France Théoret, Denise Bombardier, Marcelle Brisson, Adèle Lauzon et Gabrielle Roy, entre autres, interroge le rapport à la pauvreté et les différentes réactions qu'elle provoque d'une part, mais aussi le rapport à la mère et toujours, ce nœud à défaire pour pouvoir s'en séparer. L'ambivalence de la fille vis-à-vis de la mère jugée souvent écrasante est au cœur des propos de ces femmes au même titre que la nécessaire écriture pour se réconcilier avec soi-même et devenir autonome. Je laisse au lecteur le plaisir de lire les excellentes analyses littéraires faites par Patricia Smart dans cette riche partie du livre.

VOIR DE MARIE...

suite à la page 28



DE MARIE...

suite de la page 26

Pour clore ce livre remarquable, Patricia Smart nous donne à entendre le cri de Nelly Arcan piégée plus que toute autre dans son corps, dans l'image qu'elle a projetée d'elle-même alors qu'elle aurait tant voulu être reconnue comme la grande écrivaine qu'elle était. C'est une voix tragique, obsédée par la peur de ressembler à sa mère, que l'essayiste nous transmet à travers l'analyse de *Putain*, de *Folle* et d'un recueil de textes inédits : *Burqa de chair*. C'est également un moi anéanti comme celui de Marie de l'Incarnation, un moi qui tend à se désincarner jusqu'à la perte : celui de la sainte et de la putain réunies en une seule, sous la plume lucide de Patricia Smart dont je transmets la conclusion :

Écritures féminines par leur contenu et leur forme, ces textes jettent une lumière sur la réalité nationale des rêves et des accomplissements des fondatrices jusqu'au long repli sur soi qui a suivi la Conquête, dont les effets, si on en juge par leurs témoignages, n'ont pas cessé de se faire sentir, malgré d'immenses pas vers la libération (p. 397).

MÉTASPORA

suite de la page 27



romancière haïtienne Maryse Condé, l'écrivaine Marie NDiaye, le rappeur Wyclef Jean. La méconnaissance de certaines des figures abordées par Des Rosiers prive malheureusement le lecteur néophyte d'une pleine saisie de ses études. Certaines incursions permettent néanmoins de belles découvertes, comme c'est le cas de l'artiste Wangechi Mutu et du parcours « métasporique » de Wyclef Jean, des poètes Frankétienne et Magloire de St-Aude.

Par leurs arts, tous recherchent « la réparation de séquelles invisibles de l'héritage colonial ». Ce sont des odyssees intimes, où le drame est une « condition de l'art ». Chacun témoigne de sa trajectoire. Dans chaque cas, le passé ne fige pas l'identité. Le poète René Char écrivait que « notre naissance n'est précédée d'aucun testament » : un vers qui s'applique à merveille à la pensée de Des Rosiers.

Dans le portrait introductif de son grand-père, dont la trajectoire coïncide avec les révolutions d'Haïti et les combats pour la liberté de l'ère coloniale, Des Rosiers scrute, interroge et interprète une photo de l'aïeul qui lui révèle cet héritage non écrit à partir duquel il élabore, « métasporiquement », les propres aspects de son identité. Une identité qui ne s'inscrit pas dans le socle d'une tradition ou une reprise du même, mais qui se définit dans une démarche créative. Nous n'avons donc pas affaire à un regard blessé jeté sur la patrie abandonnée et idéalisée, mais bien tourné vers l'avant. C'est, en quelque sorte, l'art de la trajectoire et la courbe du destin que poursuit Des Rosiers, qui semble encourager une façon de travailler le monde à partir de ses déterminations, sans verser dans la nostalgie. Il parle de « multiples allégeances » et de « mouvement de camouflage » : la culture lui entre par les pores de la peau. Dans un texte révélateur (« L'Afrique invisible »), Des Rosiers tâche de surmonter les obstacles à cette démarche en analysant à l'aide des outils de la psychanalyse les origines et les pièges du racisme et de l'esclavagisme.

DU RÉ-ENRACINEMENT

En novembre 2011, Des Rosiers reçoit le prix Athanase-David. Dans son discours de réception, « Gouverneur de l'hiver », il confie : « Le Québec est le lieu qui a accueilli ma famille, égarée par la terreur de l'Histoire, le lieu de la blessure guérie, le pays dans lequel je travaille, mon territoire de vivre. »

En inventant le mot et en écrivant sur la métaspora, Des Rosiers me semble rechercher avant tout à mettre un mot sur une sensibilité et un état d'âme, un processus d'implantation et de lente assimilation d'une culture autre, et ce, bien plus qu'il ne s'attarde à définir un concept. Au fil de la lecture, on ressent à l'occasion

un flou autour de l'idée de métaspora, comme si les significations s'accumulaient et empêchaient d'en avoir une vue nette : le concept gagnerait par moment à être mieux synthétisé. L'essayiste est définitivement plus proche du poète que du théoricien.

Sa métaspora se veut transnationale, postcoloniale ; Des Rosiers la présente à la fois comme une exploration de la langue, comme un « triomphe de la langue intime », comme une recherche esthétique, comme un engagement dans l'art. Sa pensée est combinatoire, elle est postmoderne, aux carrefours des cultures, créole ; son éthique face à l'altérité oppose à l'identité fixe les relations, les rencontres, la corporéité, le mouvement. Ouf ! Sous sa plume, rappelons-le : florissante, les adjectifs fusent : « postapocalyptique », « sporadique », « nomade ». Le résultat a de quoi, par moment, laisser confus.

Alors, que retirer d'une telle lecture ? Pour éclairer le futur lecteur de cet essai sur les patries intimes, une image simple et évocatrice suffit pour comprendre cette sensibilité d'exil et la forme qu'emprunte la prose somptueuse de Des Rosiers : la plante. Du végétal. Des fleurs, des spores. C'est la clef que révèle la magnifique image de la page couverture intitulée *Le Noble Sauvage*, créée par l'artiste africaine Wangechi Mutu. Ce leitmotiv au cœur de l'œuvre de Des Rosiers se retrouve dans ses titres de recueil de poésie : *Gaïac* et *Vétiver* (des plantes de Cayes, où il est né), *Savanes*, qui rappelle les paysages laissés en arrière. L'homme a vécu l'épreuve du déracinement et il vit, transplanté, le ré-enracinement dans une autre culture, un autre terroir. C'est la plante qui conserve en elle des éléments du terreau dont on l'a extraite et qui assimile ceux d'un autre. Un lent et patient travail de maturation ; le corps rejoint l'âme ; la médecine rejoint la littérature, les deux guérissent ; les sens stimulent la parole et le verbe.

Cet axe de lecture est central : c'est à travers cette métaphore élémentaire que les textes de cet essai se révèlent pleinement significatifs. En une époque de globalisation qui en appelle peut-être à réinterroger le rôle du local dans le monde, où les intimités sont bousculées, où la question complexe de l'intégration culturelle suscite problématiques et interrogations, la métaspora de Des Rosiers est peut-être le geste d'un poète qui tente de penser une nouvelle étape à franchir dans les interactions entre les cultures. Il ne faut pas oublier que Gaston Miron se parlait et se vivait aussi au travers de plantes et de végétaux : « fardoques » et « claytonies de mai » ponctuent des vers de celui qui veut nommer « les maladies de la tourbe et de l'être » qui l'accablent, de celui qui cherche « les fleurs avancées du monde ». En un certain sens, Des Rosiers est un homme rapaillé qui, comme Miron, célèbre l'amour, la liberté, la vie et sa place au monde. ❖

En une époque de globalisation qui en appelle peut-être à réinterroger le rôle du local dans le monde, où les intimités sont bousculées, où la question complexe de l'intégration culturelle suscite problématiques et interrogations, la métaspora de Des Rosiers est peut-être le geste d'un poète qui tente de penser une nouvelle étape à franchir dans les interactions entre les cultures.